

Répondre à la violence de la misère.

L'enseignement de Joseph Wresinski.

Jean Tonglet

Jean Tonglet a rejoint le volontariat international ATD Quart Monde en octobre 1977 après avoir achevé des études d'assistant social à l'Institut Joseph Cardijn à Louvain-la-Neuve. Il a travaillé à Marseille et en Belgique et a été représentant du Mouvement auprès de l'Union européenne de 1988 à 1994. Il travaille actuellement au Centre International Joseph Wresinski dans le Val d'Oise.

« La violence du mépris et de l'indifférence crée la misère, car elle conduit inexorablement à l'exclusion, au rejet d'un homme par les autres hommes. Elle emprisonne le pauvre dans un engrenage qui le broie et le détruit. Elle fait de lui un sous-prolétaire. La privation constante de cette communion avec autrui qui éclaire et sécurise toute vie, condamne son intelligence à l'obscurité, enserme son cœur dans l'inquiétude, l'angoisse et la méfiance, détruit son âme ».¹

C'est avec ces mots qu'en 1968, le père Joseph Wresinski (1917-1988), fondateur du Mouvement ATD Quart Monde, entamait une réflexion sur le thème de la violence faite aux pauvres. Faire reconnaître la misère comme une violence a été et demeure un combat. Nous n'avons que trop l'habitude de présenter et d'analyser la misère comme une question de politique sociale, voire d'assistance sociale. Nous avons toujours du mal à la penser comme une violence, c'est-à-dire comme une violation caractérisée des droits de l'homme, fondés sur sa dignité inaliénable. Penser la misère comme une violence, en parler en évoquant la violence du mépris et de l'indifférence qu'elle suscite, c'est procéder à un véritable retournement, et vivre une révolution copernicienne dans notre manière de considérer les pauvres.

La violence de la misère avance souvent masquée. Elle se dissimule derrière le visage de l'ordre, de la raison, de la justice même. C'est « *au nom de l'ordre moral*, écrivait le père Joseph Wresinski dans le même texte, *que nous nous introduisons dans leurs pauvres amours, les bousculant, parfois les dénigrant, toujours les jugeant, au lieu d'en faire le tremplin de leur promotion familiale ?* »²

Les plus pauvres, dans les sociétés occidentales comme ailleurs dans le monde, vivent la violence comme un destin. A travers l'histoire, ils ont vécu l'expérience d'être relégués au plus bas du monde et d'y vivre comme des victimes de choix de toutes les violences. Cette histoire, qui n'a pas été écrite, ou trop peu, a marqué les esprits et les corps, dans leurs attitudes profondes comme dans leurs gestes de tous les jours.

Violence de la faim qui ronge et qui tue, violence des conditions d'habitat déplorables, violence des retraits d'enfants, violence de l'ignorance à laquelle on est condamné, non seulement soi-même mais aussi ses enfants : on pourrait multiplier les exemples et décliner ce thème dans tous les domaines de l'existence. Je songe, en

¹ « La Violence faite aux pauvres », revue Igloos, n° 39-40, 1968.

² Id.

écrivait ces lignes, à ce quartier de Marseille que j'ai connu au début de mon engagement dans le Mouvement. Coincée entre une voie ferrée rapide et une bretelle d'autoroute, la Cité Bassens était un lieu réputé pour la violence qui y régnait. Quelle violence n'était-ce pas, en effet, d'avoir posé ces cubes de béton mal agencés, sous-équipés, au milieu d'un véritable désert social, à l'écart du reste de la cité, contraignant plusieurs centaines de familles à vivre dans l'entassement et en permanence entre eux, sans relations avec le monde extérieur ? De l'autre côté de la voie ferrée, un terrain vague accueillait les jeux des enfants du quartier. Il fallut 13 ans et 11 enfants happés par les trains en traversant la voie pour que soit enfin construit un mur de protection. En novembre 1976, une plaque y fut apposée « *à la mémoire des 11 enfants de notre cité victimes de l'incompréhension de la société . Ils ont payé de leur vie l'absence de ce mur de protection réclamé pendant 13 ans* ».

En région parisienne, ces mois derniers, des familles du Val d'Oise, occupantes d'un terrain depuis près de 30 ans, avec leurs caravanes, ont été avisées que du fait de la construction d'un parc public, il leur fallait quitter les lieux. Des dizaines de vies basculent ainsi dans la précarité : où aller ? Comment payer le loyer ? Pied à pied, elles se sont défendues devant la justice. Le procès en appel vient d'être perdu. Où iront-elles ?

Il ne faut donc pas s'étonner que de telles violences engendrent le désordre et la violence.

Ecrasés par la misère, les hommes et les femmes qui subissent cette violence l'intègre en eux. Traités comme moins que rien, littéralement comme des déchets – et ne dit-on pas, sans mesurer la violence du propos que « toute société porte en elle un déchet ? »- , ils et elles sont réduits au silence, à la honte, à l'inutilité. Il n'est pas étonnant alors que la violence éclate. Les visages se crispent, les voix s'élèvent, les poings se ferment. Serait-ce de la haine ? Ou plutôt, comme le rappelle le père Wresinski, une réaction à la souffrance que la violence qui leur est faite éveille en eux. « *Si parfois ses poings se ferment, ce n'est pas qu'en eux s'enserme la haine, c'est que dans la misère, il n'a personne à attendre, il n'a pas à serrer fortement, cordialement la main d'un Jésus-Christ. Sa violence est construite du désespoir de l'indignité* »³.

Et de rappeler que « *la violence appelle éternellement la violence et notre réponse à la violence inconsciente et aveugle du misérable est celle du dégoût, du mépris, du rejet toujours plus intense ; c'est l'exclusion du patrimoine commun et le renfermement dans les cités dépotoirs. Notre réponse, c'est le gendarme, le car de police, le bulldozer qui, en rasant le bidonville, détruit cette caricature de la propriété privée qui est celle des exclus : un peu de bois, un morceau de tôle ondulée ou du papier goudronné, quelque vieille caisse trouvée dans les débris d'un marché...*

Notre réaction est d'élever un peu plus les bastilles de nos intérêts, de nos privilèges, de nos institutions et de réduire un peu plus l'entrebâillement des portes de nos églises, de nos temples. Nous, les sécurisés, nous nous endormirons alors

³ id

dans la paix, dans la quiétude, toujours ignorants de celui qui était près de nous et qui était notre frère »⁴.

Au lieu de chercher à comprendre en quoi les réactions violentes des plus pauvres à la violence qu'ils subissent remettent en cause notre manière de vivre ensemble, de faire société avec tous, nous sommes tentés de nous protéger, d'élever des murs, d'opposer à la violence de l'injustice celle de la répression. Serait-ce donc une fatalité ? Y aurait-il une autre voie à explorer ? Dans la suite de son texte, le père Joseph Wresinski affirme sa certitude, enracinée dans sa vie d'homme né dans la misère et de prêtre. Il y a, nous dit-il, une violence « *infiniment plus efficace* », qu'il appelle « *la violence de l'amour* ». Écoutons-le :

« S'il est vrai que la violence appelle la violence, n'y a-t-il que celle de l'exclusion, de la baïonnette dressée sur le ventre du misérable ? A notre avis, il en est une infiniment plus efficace. Elle prend ses racines au fond même des hommes que nous sommes, elle se nourrit de notre coeur, du meilleur de nous-mêmes, de nos désirs de joie, de paix à répandre, à donner. Elle se nourrit de notre rencontre du Dieu de charité, de notre idéal de justice.

Cette violence est celle qui provoque les vraies résolutions, profondes et définitives, les résurrections qui rendent vie, respect, honneur, gloire et bonheur à tous les hommes, qu'ils soient riches ou pauvres. C'est à cette violence là qui est celle de l'amour que nous sommes voués les uns et les autres, que nous le voulions ou non, du fait que nous sommes véritablement des hommes et que nous avons pris conscience qu'aucun autre homme ne peut jamais nous être étranger ou ennemi..

Le sous-prolétaire, lui aussi y est voué. Si nous le connaissions tant soit peu, nous saurions qu'il ne nous demande rien d'autre que d'être un homme et qu'il ne désire rien d'autre. Il nous demande que tous les hommes soient reconnus comme tels, traités comme tels.

Il ne demande rien d'autre que ceci, que l'école soit pour ses enfants le creuset de l'intelligence, que l'Eglise soit le chemin vers la communion de tous les hommes face au Dieu de leur foi, que la société soit juste et franche, que la technique, l'économie soient au service du partage des biens de la terre.

Le sous-prolétaire appelle tout comme nous la création d'un monde nouveau. Le sens de son combat est aussi de transformer les structures d'une société de sorte que l'honneur, la justice, l'amour, la vérité soient les fondations sur lesquelles tout homme, et donc lui, recevra la plénitude de ses droits : les pouvoirs de penser, de comprendre, d'aimer, d'agir et de prier. Si le misérable nous interroge, s'il nous pose des questions et nous oblige à nous en poser, ce n'est pas parce qu'il nous demande de ralentir notre marche, mais qu'au contraire il nous contraint d'aller plus vite et plus loin, de voir infiniment plus grand et d'être plus ambitieux que nous ne le sommes. Il nous entraîne dans un véritable vertige de remise en cause générale de l'humanité »⁵.

C'est à une véritable révolution, celle de l'amour et de la justice réconciliés, que les plus pauvres nous convient. L'histoire du monde nous apprend en effet qu'organiser les pauvres de sorte qu'ils puissent arracher le pouvoir aux riches et prendre leur place, conduit à de terribles désillusions. L'opprimé ne risque-t-il pas de se

⁴ id

⁵ id

transformer en oppresseur ? *« Qui garantirait que le misérable, devenu riche demain, serait meilleur que le riche d'aujourd'hui ? Qui nous dit que Lazare, assis à la table du riche, ne le chassera pas pour l'exclure à son tour ; qui nous assure que, devenu puissant, il n'organisera pas la violence et la destruction à son tour ? Ne devrions nous pas nous attendre à ce que des pauvres d'aujourd'hui ne sortent des tyrans qui opprimeront les riches déchus de leur puissance ? Comment empêcher que la justice pour tous, l'honneur et la prière pour tous, ne deviennent une nouvelle fois, par les misérables d'hier élevés au pouvoir, l'injustice, le mensonge, la haine, la guerre du monde de demain ? »*

La lucidité du père Joseph Wresinski fait fi de tout angélisme ou de tout romantisme sur les pauvres. Il veut voir, il veut affronter le risque de la situation : le sous-prolétaire pourrait, à son tour, chercher à opprimer voire à détruire l'homme. D'où vient ce risque, se demande-t-il ? *« De ce que les pauvres voient les puissants de ce jour vivre dans l'abondance et user de leurs biens pour dominer et écraser. Comment, si un jour le misérable prenait leur place, ne serait-il pas tenté de faire ce qu'il a vu faire et de recréer la société telle qu'il l'a connue, fondée sur la violence ? »*

Ne voulant se résoudre à cette issue, ayant appris des plus pauvres -et notamment des enfants ⁶- qu'ils n'avaient pas cette haine au cœur, il s'interroge sur les moyens à mettre en œuvre pour conjurer ce risque. *« Si, regardant les riches d'aujourd'hui, les plus pauvres trouvaient parmi eux des hommes profondément hommes, respectueux de tous leurs frères, larges dans la magnificence, travaillant réellement, concrètement à créer un monde nouveau basé sur la justice, l'amour, la vérité, la paix ; s'ils trouvaient dans les riches d'aujourd'hui des hommes obsédés de la dignité de leurs semblables, il y aurait des chances qu'il choisisse de les imiter plutôt que les autres, de collaborer avec eux à la création du monde »⁷.*

De même que la violence appelle la violence, l'amour engendre l'amour, nous dit le père Joseph. Et d'en appeler alors à l'engagement personnel de chacun – *« La misère est l'œuvre des hommes ; seuls les hommes peuvent la détruire »* - et au rassemblement de tous autour des plus pauvres. N'est-ce pas ce qu'il a voulu signifier par le texte gravé sur la Dalle en l'honneur des victimes de la misère inaugurée le 17 octobre 1987 à Paris, place du Trocadéro : la misère est une violation des droits de l'homme – c'est à dire une violence – et pour faire respecter les droits de tous, *« s'unir est un devoir sacré »*.

L'engagement personnel et communautaire auxquels les plus pauvres nous appellent est d'une radicalité peu banale qui s'inscrit dans la radicalité du message évangélique. *« Si le monde de demain doit être un monde sans oppression, cela exige que nous vivions la réalité de la parole du Christ : « Le royaume souffre violence »⁸. De quelle violence parle-t-il ici ? « Une violence faite à nous-mêmes, une violence qui est dépossession de notre orgueil, de notre esprit de domination ; qui est abandon volontaire de biens que nous apportons à la réalisation de la fraternité, de la vérité,*

⁶ Je pense à ces enfants de la cité de promotion familiale de Noisy-le-Grand qui écrivaient : « Je voudrais bien qu'un jour, on mette les gens riches dehors, et les gens pauvres dans les maisons. Comme ça, les riches, ils verront ce que c'est . Et après on rendrait les maisons aux riches, et, peut-être que, s'ils ont des places en trop dans leurs maisons, ils accueilleraient les pauvres chez eux... »

⁷ « La Violence faite aux pauvres », Revue Igloos, 39-40, 1968.

⁸ id

de la paix »⁹. Et d'aborder ainsi un thème sur lequel il reviendra à plusieurs reprises dans les longues conversations entretenues, génération après génération, avec les volontaires du Mouvement : celui de la nécessité du choix de la pauvreté. « Si les pauvres nous voyaient vivre vraiment pauvres, ils nous regarderaient, prendraient modèle sur nous et nous ferions de cette pauvreté la vérité demandée et pratiquée par le Christ ». A tous ceux qui mettent en cause le monde de l'opulence d'aujourd'hui, il rappelle que pour changer la vie, il faut d'abord accepter de changer de vie, personnellement. Qu'il n'est pas de monde futur plus juste, plus vrai, plus fraternel qui ne passe par le prix payé par le Christ. Le monde de demain passe par notre disponibilité à l'appel d'amour qui monte de la terre. Il passe par notre dépouillement. Les fondements seront la mise en commun et le partage de ce qui nous a été donné, afin que tout serve à tous, à leur bonheur.

Il faut aussi savoir que ce dépouillement ne sera accepté et reconnu comme point de référence que si notre dépossession se poursuit sans discontinuer, si notre idéal est non seulement de nous rapprocher sans cesse de l'homme le plus pauvre, mais aussi de nous identifier à tout ce qui en lui est vérité, amour et justice, de nous solidariser ainsi à sa cause et de l'aimer à tel point que celle-ci devienne complètement la nôtre jusqu'à son achèvement.

Alors, le sous-prolétaire ayant trouvé en nous l'homme à imiter et non pas à abattre, s'acharnera avec nous à créer un monde de justice, un monde de vérité, un monde d'amour et de paix. Et si, en cette terre, il y avait encore de la violence, ce sera la violence de l'amour partagé »¹⁰.

Le volontariat ATD Quart Monde, à sa mesure, à la suite du père Joseph Wresinski, et avec d'autres hommes et femmes qui de tous temps ont cherché à rejoindre les plus pauvres, s'efforce de vivre de ce feu. A la frontière de deux mondes, celui des pauvres et celui de la société, ces membres sont des gens de frontière. « *Il faut que [vous apparteniez] aux deux mondes*, disait encore le père Joseph en s'adressant à eux, *si vous voulez vraiment faire aller les riches au-devant des pauvres et faire passer les pauvres dans le monde des riches. Si nous voulons que la société des pauvres soit accueillante aux riches et la société des riches, accueillante aux pauvres, il nous faudra avoir des valeurs communes aux deux côtés, des valeurs qui feront que chacun de ces mondes nous reconnaisse comme lui appartenant, comme étant de ses membres et capable de parler pour lui.*

Or, quelle est la valeur primordiale que nous découvrons à travers la misère ? Non pas la misère elle-même, assurément, mais bien l'état de pauvreté qui confère aux hommes la simplicité, la modestie, la compréhension des choses de la vie. L'état de pauvreté qui est le contraire de l'opulence, de l'orgueil, de la puissance qui fait ombre aux petits. Notre pauvreté permet aux gens dans la misère de nous reconnaître comme faisant partie de leur communauté, de nous accepter, de nous écouter, d'admettre que nous les aidions à passer de l'autre côté. Notre pauvreté fonde leur confiance, car elle est le signe de notre sincérité et de ce que nous sommes en réalité : des volontaires à la détresse qui désirons être le plus près possible des familles, pour les aider à sortir de leur misère.

⁹ id

¹⁰ id

Choisir de vivre dans une certaine indigence valorise, aux yeux des pauvres, leur propre état. S'ils voient que nous avons vraiment des difficultés à vivre, que nous nous imposons librement des privations et qu'en cela, notre situation devient voisine de la leur, celle-ci sera valorisée. Puisque nous acceptons volontairement d'être pauvres, c'est que l'état de pauvreté n'est pas un état sale ni honteux. Sans doute demeure-t-il un état pénible, mais les pauvres peuvent croire qu'il n'est pas un état inférieur, sous-social, sous-religieux, sous-professionnel, en somme un état mauvais. Ceci me paraît singulièrement important, car je ne crois pas qu'il soit possible à quelqu'un de sortir d'où il est, si auparavant il n'a pas accepté de se servir, pour en sortir, des valeurs qui sont celles de son état présent. Je ne pense pas qu'il soit possible de se promouvoir, d'évoluer, en essayant simplement de chercher chez le voisin ce qui pourra vous faire avancer. Je pense qu'une personne peut sortir de son état, dans la mesure où elle aura reconnu et pris en considération les valeurs de son état, de son milieu. C'est là une des clefs pour ouvrir la porte au pauvre. Sa pauvreté doit pouvoir lui servir de tremplin, de point de départ.¹¹»

En cette année 2006, au cours de laquelle nous célébrerons le 50^{ème} anniversaire de l'arrivée du père Joseph Wresinski au Camp de Noisy-le-Grand, ces réflexions sur la violence et sur les moyens d'y répondre nous frappent par leur pertinence, au delà des contextes qui évoluent au rythme de nos sociétés. Nous n'avons pas fini de les comprendre et de les méditer.

¹¹ « Pourquoi choisir la pauvreté ? », intervention devant les volontaires en octobre 1963, publiée dans la Revue Quart Monde, n°192, décembre 2004.

